

Québec français



Bébés : parents inc.

Chantale Gingras

Number 158, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61569ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2010). Review of [*Bébés : parents inc.*] *Québec français*, (158), 92–94.

Regardez une femme enceinte : vous croyez qu'elle traverse la rue ou qu'elle travaille ou même qu'elle vous parle. C'est faux. Elle pense à son bébé.

(Anna Gavalda, *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part*)

Bébés : parents inc.

PAR CHANTALE GINGRAS*

C'est dans une salle bondée de grands-parents (réels ou imaginés) que j'ai assisté à la projection du film de Thomas Balmès¹ un jour de semaine en fin d'après-midi. Il fallait entendre les oh ! admiratifs et les rires chaque fois que les poupons faisaient des mignonneries à l'écran. Pendant plus d'une heure, la lueur des projecteurs aura caressé les sourires et regards doux de toute l'assistance : il n'y a pas à dire, les bébés séduisent encore et toujours, peut-être plus que jamais. Dans la salle, des cinéphiles âgés venaient combler une absence ou nourrir des souvenirs ; d'autres y venaient vivre par procuration ou par « projection » l'état de parent. D'autres encore venaient peut-être s'y rassurer sur leur nouveau métier. Le film de Balmès offre tout cela, et plus encore.

Quatre à quatre

*Bébés*² est un documentaire présentant les premiers mois de vie de quatre très jeunes acteurs dans ce qu'on devine être leur premier rôle (!) : Ponijao (né en Namibie), Bayarjargal (né en Mongolie), Mari (née au Japon) et Hattie (née aux États-Unis). Le film débute alors qu'ils sont encore à l'état de fœtus, tandis que leur mère se prépare à leur venue prochaine à travers divers rites. Les quatre principaux acteurs de ce film voient pour ainsi dire la caméra en même temps que le jour : nous les suivons pas à pas du moment de leur naissance jusqu'à leurs dix-huit mois. Par son documentaire, Balmès vise à mettre en parallèle les premiers mois de vie de quatre

« citoyens du monde » dans un contexte où l'égalité des chances semble peu probable.

Ponijao est issu des terres rouges de la désertique Namibie, dans un pays – un continent – non industrialisé ; Bayarjargal grandit dans une yourte flanquée dans la steppe mongole ; Mari, tel un oisillon, occupe un nid perché dans un gratte-ciel tokyoite surplombant une forêt de commerces et de néons ; Hattie naît dans le confort américain et la souplesse idéologique de la Côte Ouest. Certains, donc, naissent avec trois fois rien ; d'autres, avec trois fois trop. Les quatre petits vivent pourtant en parallèle les étapes universelles du développement de l'enfant : la tétée, le jeu, la socialisation, la marche, la parole, l'élan vers l'autonomie. Certains semblent davantage laissés à eux-mêmes : les mères, occupées à travailler ou à prendre soin des autres enfants, paraissent leur procurer des soins intermittents. D'autres évoluent au contraire sous le regard protecteur presque constant des deux parents. De toute évidence, le film de Balmès vise à faire comprendre que peu importe le milieu, ce qui est programmé dans notre code génétique surviendra, en

dépît du contexte (en autant, évidemment, que les besoins primaires des petits soient comblés). Ce constat apparaît cependant en filigrane : un cinéophile ne pourrait éventuellement voir dans ce film qu'un divertissement ludique rempli de scènes émouvantes. Pourtant, il appert que ce film n'est pas qu'un document anthropologique sur des bébés nés aux quatre coins du monde : on peut aussi en tirer une lecture sociale et éthique actuelle, prenant cette fois les parents pour objets.

Sous la première couche (!)

Bien qu'il soit difficile de tirer de réelles conclusions à partir d'un examen de seulement quatre cas de cellule familiale, je crois que certaines tendances se dessinent au cœur du documentaire de Balmès. Les cas de figure illustrés ici laissent croire que les enfants élevés selon le modèle traditionnel sont plus dégourdis, débrouillards et autonomes que ceux qui sont élevés dans un modèle disons « moderne », à grands renforts de psychologie et de stimulations orientées. Bref, les efforts parentaux ultra-concertés semblent venir compliquer un processus somme toute



simple et, surtout, *naturel*. Et ils demandent certainement une plus grande dépense d'énergie de la part des parents ...

Les parents japonais de Mari l'inondent de jouets visant à la stimuler ; or, celle-ci apparaît hébétée devant l'abondance et, quand elle daigne saisir un objet, elle s'en lasse vite, avec l'air d'une adulte blasée. Ponijao et Bayarjargal, eux, s'amuse d'un rien : un bout de bois, un caillou, une flaque d'eau, leurs orteils. La mère de Hattie – qu'on devine intellectuelle de gauche – cherche dans les livres comment appliquer avec mille précautions la discipline, alors que les mères africaine et mongole sévissent instinctivement et brièvement, par une tape et un regard ferme. Quand elle a environ un an, Mari exécute gauchement ses pas sous la surveillance accrue de ses parents qui s'empressent de la relever dès qu'elle tombe, alors que Ponijao sait déjà marcher en tenant en équilibre une vieille conserve sur sa tête... et va même jusqu'à exécuter des pas de danse. Les deux fillettes, Mari et Hattie, sont lavées, bichonnées, aseptisées par des parents bienveillants ; Ponijao et Bayarjargal passent leurs journées dans la poussière et la boue, jouent avec des bouts de métal rouillés, mettent un peu de tout dans leur bouche... et ne s'en portent pas plus mal. Les parents des deux fillettes font des pieds et des mains pour leur éviter des accidents, des blessures ; les garçonnets tombent et se font mal... et apprennent la prudence en une seule fois. Les parents de Hattie et Mari (des filles uniques, faut-il le souligner) s'impliquent dans la planification de séances de jeu éducatif et de yoga postnatal, tandis que les mères des deux garçonnets délèguent volontiers une partie de l'éducation de leur bébé à leurs (à peine) plus vieux. Bref, les adultes évoluant dans un milieu industrialisé *deviennent* parents, opèrent une métamorphose, insèrent des nouvelles tâches dans leur vie, alors que les mères des milieux ruraux ou peu développés *sont* parents. Les premiers intègrent la vie de leur enfant, les secondes intègrent leur enfant à leur vie.

Le métier de parent

Il faut d'emblée souligner la générosité et le courage des quatre mères (et des deux pères) faisant partie intégrante de ce documentaire : elles se sont livrées avec naturel,

oubliant jusqu'à la présence de la caméra, faisant courageusement fi du jugement dont elles pourraient être l'objet. Elles autorisent le documentariste à capturer des moments de leur intimité familiale sans pudeur, mais aussi sans prétention ; on ne sent pas qu'elles souhaitent se poser en exemple. En fait, elles se sont effacées derrière leurs rejetons, ignorant qu'elles étaient tout autant les vedettes de ce film-documentaire sur l'insertion sociale des nouveau-nés.

S'il le souhaitait, le cinéphile pourrait soupeser leur implication et trouver des torts et des qualités à chacune d'entre elles. Les mères de Ponijao et Bayarjargal, bien qu'elles paraissent expérimentées et très confiantes, semblent relativement détachées et absentes : elles vaquent à leurs occupations et n'offrent à la caméra que quelques moments de tendresse mère / enfant. Les mères de Mari et Hattie, au contraire, affichent clairement leur bonheur d'être mère, bien qu'elles paraissent insécures et surprotectrices. Bref, même au cinéma, il semblerait que la mère parfaite n'existe pas...

Pour ma part, j'ai tout de même tendance à croire que la vérité se situe peut-être davantage du côté de l'apparent détachement des mères des garçonnets, qui n'est peut-être en fait qu'une pudeur naturelle encore exacerbée par la caméra (bien que miraculeusement, tout au long du documentaire, on ne sente jamais la présence de celle-ci, grâce au talent du cinéaste).

Regardons-y simplement de plus près. Les tâches imparties aux parents des pays industrialisés : manutention et hygiène, soins, surveillance, stimulation orientée et planifiée, stérilisation, construction d'un environnement sécuritaire, supervision de tous les instants, abnégation, acquisition planifiée de tout un tas de connaissances pouvant *entraîner* ou *provoquer* le développement de l'enfant. Celles imparties aux mères des pays peu ou pas industrialisés : nourrir, soigner, aimer leur enfant. Point. Les parents des sociétés industrialisées courent donc vraisemblablement plus de risques de souffrir un jour d'*épuisement parental*... et de décider de ne s'en tenir qu'à un seul enfant, tant la tâche devient pour eux immense.

Le fait est que les parents évoluant dans les sociétés industrialisées perçoivent leur rôle de parent comme un (autre) métier à temps plein : ils cherchent fréné-

tiquement de l'information – la meilleure, la plus à jour –, s'empressent d'assimiler les nouvelles connaissances dans un souci louable de « performance ». Or, ce faisant, ils reproduisent dans la cellule familiale ce qu'ils vivent dans la cellule professionnelle. Ils transposent dans leur foyer les comportements qu'ils déploient chaque jour dans leur domaine d'emploi, en reproduisant sensiblement le même *pattern* : formation, définition de tâches, structure, productivité, dévouement, efficacité, rendement, soutien technologique, imposition d'heures supplémentaires. Le bébé n'est pas que le roi, il est un client (voire un patron) auquel les employés-parents s'efforcent de plaire pour ne pas perdre leur titre d'employé du mois



ou risquer d'être « congédiés » pour incompetence. Ce schème professionnel appliqué à la vie personnelle semble selon moi contaminer encore davantage les parents appartenant à la Génération X, qui ont bien souvent leur premier enfant passé la trentaine, après avoir collectionné les contrats professionnels et les métiers, ce qui aura laissé sur eux une empreinte, leur aura insufflé des réflexes

les menant à considérer cette nouvelle tâche comme un nouveau contrat professionnel qu'il faut honorer, et de belle façon : il est permanent ! Considérant cela, on comprend mieux qu'ils souhaitent s'acquitter avec brio de cet emploi gratifiant que la vie veut bien leur offrir.

Une pression sociale induite

Aux exigences que les nouveaux parents s'imposent eux-mêmes par souci de performance s'ajoute la pression sociale grandissante visant à orchestrer – souvent même avec la contribution de l'État – l'éducation d'un enfant comme s'il s'agissait d'une PME. L'entreprise-famille est ainsi prise d'assaut par divers discours sociaux modernes qui souhaitent résolument l'inscrire dans le XXI^e siècle en la faisant bénéficier des découvertes récentes en psychoéducation, puis de l'essor technologique qu'on connaît, conjugués tous deux à un net retour des discours psychopop qui décortiquent et « procédurisent » des actions pourtant naturelles. Tous ces discours forment un diktat social étonnamment fort... qui finit par semer la confusion chez le parent le plus volontaire et en vient à le confiner dans la bassinette des standards obligés. Mais le film de Balmès est là pour nous rappeler que les standards sont une idée éminemment mouvante et subjective...



Une industrie... naissante ?

Sans vouloir glisser dans la « parentnoïa », il me semble que de partout le discours s'organise : sites Web de référence, blogues plus ou moins subversifs, chroniques radiophoniques et télévisuelles sur l'art d'être parent, téléroman diffusé à heure de grande écoute, webémissions, publicités, salons avec exposants, et j'en passe.

Est-ce à dire que la société place enfin l'enfant et la famille au cœur de ses préoccupations ? Que la société s'empresse de voir à ce que les choix que nous faisons aujourd'hui assureront davantage le mieux-

être et le savoir-vivre des adultes en devenir ? Ce serait fort plaisant de le croire, mais sans doute aussi idéaliste. *Bébés* le montre un peu aussi en marge : les parents japonais et états-uniens font l'objet d'une convoitise assez remarquable de la part des fabricants de jouets, des éditeurs de livres pour enfants et de psychoéducation et, enfin, de la part des différentes entreprises de loisirs promouvant des activités physiques et de développement familiales. L'industrie du bébé (et des parents novices) est plus que florissante : pour la première fois sans doute dans son histoire, cette industrie est susceptible d'intéresser une clientèle assez bien nantie, perfectionniste et, surtout, plutôt insécure face à tout ce qui touche l'art d'être parent, notamment en raison d'une certaine rupture avec la génération précédente. Certes, les industries créent de toutes pièces des besoins, mais elles répondent également à cette volonté qu'ont les parents de tout tenter pour offrir ce qu'il y a de mieux à leur enfant. Au fond, il y a bien l'industrie de la mort (p. ex. les entreprises funéraires), pourquoi n'y aurait-il pas l'industrie de la vie ?

De dignes mères indignes

Les sociétés industrialisées semblent donc cernées de toutes parts, à la fois par ces modes d'emploi qu'on leur propose à grands renforts de spécialistes et par la mer de produits dans laquelle on les inonde. Mis face à tant de choix, tant de possibilités, les parents en perdent parfois le sens commun.

Cette pression sociale polymorphe en vient naturellement à donner naissance à un mouvement contraire venant faire équilibre : celui de la montée des idéologies de mères indignes, particulièrement observable au Québec depuis environ deux ans. Les mères indignes et autres Zimparfaites revendiquent le droit de vivre leur maternité comme elles l'entendent et, surtout, le droit à l'erreur et « au sain laisser-aller ». Ainsi se permettent-elles de laisser leur bébé jouer avec leur porteclés infesté de microbes ou leurs souliers maculés ; d'insérer dans la boîte à lunch des desserts chimiques issus du commerce ; de leur faire porter le même chandail un peu sale de la veille faute de temps pour le laver ; de laisser leurs enfants amollir leurs neurones devant la télé au retour de l'école. Les « indignes » sont de plus en plus nombreuses à

se faire entendre : elles prennent d'assaut la radio, la télé, le Web pour revendiquer un peu de dignité pour elles-mêmes, un peu de liberté par rapport à tout ce que la société exige d'elles. Elles sont de plus en plus écoutées, elles sont applaudies, imitées. Elles sont les nouvelles héroïnes de la trentenaire moderne qui, en suivant leurs dogmes libérateurs, a sans doute l'impression de vivre (enfin) sa première révolution.

Mais bien qu'elles soient souhaitables, ces petites révolutions qui éclatent entre deux biberons restent bien tranquilles et s'apparentent à une sorte de *rectitude subversive* : les écarts demeurent somme toute bien petits et ne forment au total que quelques fausses notes dans le grand concert général.

Les mères de Ponijao et de Bayarjargal sont, elles, de véritables héroïnes qui persistent et signent... sans même savoir qu'elles le font. Elles éduquent leurs enfants selon leurs instincts, selon leurs traditions, ... et selon le strict bon sens, sans même perdre de temps à se demander si elles font adéquatement les choses. Tout est bien dans le meilleur des mondes, elles le voient bien : leurs petits sont en santé, ils jouent, ils rient. Ils deviendront des hommes.

C'est à elles, je crois, que Thomas Balmès voulait rendre hommage, de même qu'à ces petits qui incarnent tous les espoirs à venir, mais qui portent aussi en eux tout le bagage du passé : « Derrière le bébé, il n'y a pas seulement les neuf mois de conception d'un individu, mais les millions d'années de l'espèce ! », écrit Henri Piéron. Cette seule pensée devrait suffire à calmer les obsessions des primipares et alléger un peu le poids qui pèse sur les frêles épaules des mères modernes. Et, pour les plus incrédules, il y a désormais le film de Balmès. Et, il faudra bien que je lui écrive pour le remercier personnellement... entre deux biberons. □

* Professeure de littérature, Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 Du même réalisateur : *Le dernier des Papous* (2001).
- 2 Documentaire écrit et réalisé par Thomas Balmès (France, 2010), d'après une idée originale d'Alain Chabat. Producteurs : Alain Chabat, Amandine Billot et Christine Rouxel. Musique originale : Bruno Coulais.

Photos : www.allocine.fr/film